

Courir, courir, tenir la distance, gérer le souffle, montrer, prouver, combattre, convaincre... Conseiller régional, maire Verts de Loos-en-Gohelle, il incarne un bassin minier éreinté mais exemplaire, une militance constructive et ce passage d'une génération à une autre, qui a fait les comptes de l'acceptation sociale de la dégradation de l'environnement. Et pour qui la ville doit à présent enrichir l'humus des nouveaux enjeux du développement et de l'aménagement : une écologie urbaine dans la mixité sociale, un fait citoyen participatif et un lieu de convergences pour l'expérience et la maturation. Nous y voilà ! Jean-François Caron tranche dans le paysage politique régional pour cette vision personnelle d'une Région repérée en France entière pour ses expertises dans le développement durable. Il le fait avec de l'émotion, du récit et des prises de risques. Il s'en arrange par l'évocation de l'histoire du territoire, des racines affectives et de l'enfance d'un projet – le sien - celui de changer un jour l'image noircie du labeur minier, jusqu'à celle, plus collective, de tout un monde qui, depuis les hauteurs des plus grands terrils d'Europe, rêve d'horizons nouveaux dans sa vie et dans ses villes.

Yannick Boucher

Jean-François Caron, maire de Loos-en-Gohelle, conseiller régional écologiste

Terrils en sa demeure

En quoi la ville de Loos-en-Gohelle a-t-elle toujours eu tant d'importance à vos yeux ?

J'y suis né il y a 51 ans et cette ville est le creuset de mes engagements. J'ai vu le jour dans la maison de mes grands-parents. C'était Voltaire, fils de délégué mineur, meneur de grèves. Ses frères et sœurs s'appelaient Juvenal, Rosa, Eglantine, Ferrer, Louise-Michel et Danton... Une vraie culture socialiste radicale ! A Loos, la norme, c'était le combat, un monde très particulier, des histoires de luttes et de grèves. Mon arrière grand-père paternel était maire de la ville, une tête dure. Voltaire coté maternel cette fois a pris sa succession quelques dizaines d'années plus tard, cédant sa place à mon père, un catholique social et autogestionnaire qui créa la première coopérative du Pas-de-Calais, toujours par le combat. En clair, je suis issu de gens qui en ont pris plein la gueule dans une cité marquée par les luttes de classes...

Quelles sont vos images les plus fortes et vos souvenirs les plus marquants, une odeur, un bruit, une émotion ?

Tant de choses... Mon arrière grand-père qui ne peut plus accueillir les gens dans sa mairie pendant la guerre et qui s'installe devant la grande porte de l'entrée, avec deux chaises, face aux Allemands. Mon premier camp scout à huit ans à Caucourt, une semaine sous la pluie et de belles aventures. La nature devient ma vibration. Loos était aussi rurale, construite en plusieurs

fois autour des terrils. Sept puits, huit terrils depuis la découverte du charbon en 1870. La ville passe de quelques centaines d'habitants à 7 000 en deux générations ! C'est donc une ville bouleversée avec un tiers de son territoire en friche, des quartiers séparés par les puits, construits autour en fonction du développement de l'activité minière. Je me souviens de l'odeur forte des pommes de terre arrachées dans les champs, des bruits de la ducasse, de ses manèges.

Un jour, en déplacement à Montréal pour la Région, j'ai dû prendre la parole dans une conférence. J'ai commencé à vibrer en évoquant le 11-19, les deux terrils de la ville, les plus hauts d'Europe (146 m, la même taille que la pyramide de Khéops). Je me suis surpris à raconter un souvenir jamais évoqué jusqu'alors. J'étais en CM2, un homme est venu chercher un copain dans la classe, sans dire un seul mot. Mon copain, petit garçon, avait compris. On venait l'enlever pour lui annoncer la mort de son père, écrasé au fond de la mine. Les gens étaient bouleversés et j'avais les larmes aux yeux. Un tel sentiment d'injustice me suit depuis ce moment-là, précis. Il sera à l'origine de mon engagement dans la chaîne des terrils et dans la création du CD2E en faveur des écoentreprises, dont le siège est au pied des deux terrils.

Votre ville s'incarne à vos yeux par la mine, l'école et les champs. Comment a-t-elle évolué ?

Elle a évolué en douceur, au fur et à mesure de la fermeture lente et progressive des puits. Le retrait de la mine ne fut pas un traumatisme, on ne voyait plus simplement les gars tout noirs avec leurs mobylettes. C'est une évolution naturelle, au long cours. Les cités minières furent transformées, rue par rue. Et moi, j'entendais mon père qui expliquait l'obtention des crédits, les évolutions nécessaires etc. J'avais les informations sur une série de petits pas, je comprenais forcément les chevalets abattus, les moments de ruptures, d'inflexions. Je me souviens des petits chemins devenus des lotissements, j'ai bien suivi la reconquête des terrils. De ce point de vue, ma génération incarne une nouvelle manière de penser le paysage minier. C'est très important. Tout jeune, je portais le gibier des chasseurs sur les terrils, c'était mythique, ils étaient encore en exploitation et on n'avait pas le droit d'y aller. On est passé du noir au vert, de la mine tueuse à la Chaîne des terrils (que j'ai créée). Un terril, aujourd'hui, c'est tout sauf un tas de matériaux.

Comment un acteur de l'aménagement de la ville s'arrange-t-il avec la réalité d'un changement obligatoire de vision par rapport au paysage qui l'entoure ?

Cet acteur a d'abord été mon père. Dans une société très guesdiste, il s'est intéressé à la participation des habitants aux prises de décisions. Mine de rien, ce fut une petite révolution dans le secteur minier. La ville de Loos a pris des initiatives sans consulter les autorités politiques du secteur. Loos est vite devenu un lieu d'expérimentation : premières décorations de terrils, land art,

transformation en Fuji-Yama avec trois tonnes de craies portées à dos d'hommes !... J'ai pris le relais, on a osé retourner une route, non pas vers la mine mais vers la ville. Je pense avoir poussé la critique du système productiviste en décomplexant les habitants. On ose à Loos ! La preuve ? Plus de 250 bénévoles pour la route du Louvre, imaginée ici, avec 8000 participants dès la première course, les gens étaient sur un nuage...

Estimez-vous que Loos-en-Gohelle, votre ville, est différente des autres villes de la région telles que l'on peut les imaginer ?

Elle est différente parce qu'elle a su tirer de sa lutte contre les Houillères une manière de transformer la ville. Loos est devenu une ville, « la » ville pilote du développement durable dans la région. La vision est écosystémique, nous vivons dans un écosystème et ma ville est le mien. Nous agissons sur le local avec une vision globale des impacts sur l'environnement. Nous tentons de décliner du mieux possible la question vitale de la durabilité des politiques locales, de leur insertion dans la lutte contre le changement climatique, de la préservation de la biodiversité, des écosystèmes etc.

Comment identifieriez-vous l'identité urbaine du Nord-Pas-de-Calais ?

Les villes évoluent vers une quête d'identité après le départ des mono industries, c'est la réappropriation des territoires par les élus, en lien si possible avec les habitants, ce qui n'est pas toujours facile, voire possible. Le rapport au territoire doit être très fort avec un retour des communautés d'acteurs, comme dans ma ville. Le fait urbain dans la région, c'est aussi le brassage des idées et des populations. Les gens se parlent, travaillent ensemble. Cette capacité de faire ensemble détermine beaucoup de choses dans l'aménagement des villes dans les trois grandes entités territoriales que sont le littoral, le grand Lille et le sud (Hainaut-Avesnois). L'essentiel, à mes yeux, est que le fait urbain ne pourra plus faire l'économie d'une application à tous les niveaux des préceptes du développement durable. Villes redensifiées, espaces verts préservés ou à développer, écologie urbaine... Le travail est gigantesque, mais quel pari en faveur des générations futures !...

Que pensez-vous de l'idée d'un centre régional pour l'interprétation de la ville ?

C'est une excellente idée, notamment pour les raisons invoquées précédemment. Et puis la réflexion sur le fait urbain ne doit pas être réservée aux cercles d'experts. Chacun doit pouvoir s'approprier la réflexion, faire remonter des idées, les échanger etc. L'approche par la ville permet des réponses systémiques, qui englobent tous les aspects de la vie quotidienne. Voilà certainement sa principale vertu.

Propos recueillis par Yannick Boucher, journaliste